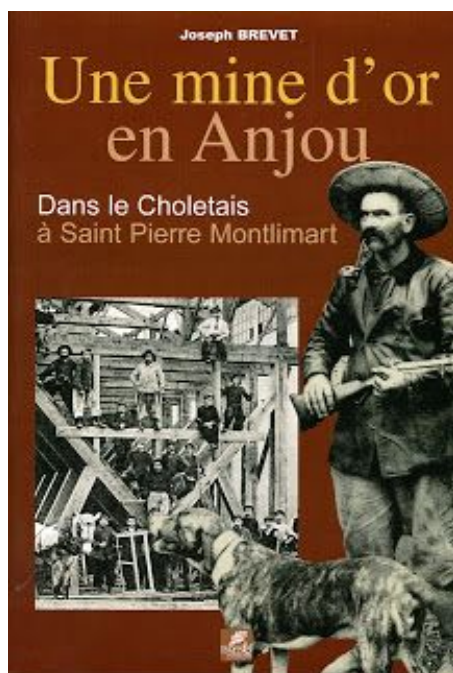


L'OR À SAINT PIERRE MONTLIMART

Un article de Joseph BREVET – Société des sciences, lettres et arts de Cholet – Bulletin n°130 – 2008

Article communiqué par Gilberte Billaud, adhérente de l'AVG.



Cette commune du nord des Mauges, depuis quelques centaines de millions d'années détient une particularité que bien peu possèdent : son sous-sol est cousu d'or.

Un peu d'histoire

Il y a 2000 ans environ, Saint Pierre Montlimart n'existait pas, mais selon toute vraisemblance des huttes de branchages et de feuilles s'établissaient à l'emplacement actuel du Petit-Montrevault, au sud du bourg. Les Romains arrivèrent dans ce village en apportant avec eux, sans doute des techniques nouvelles, mais surtout en réduisant en esclavage nos braves Gaulois.

On peut, sans faire beaucoup d'efforts, imaginer quelle fourmilière pouvait être l'exploitation aurifère. Car avant cette invasion, nos chasseurs paysans d'alors avaient remarqué à fleur de terre des brillances : de l'or, de l'argent, de la galène.

Sous la coupe des Romains, ce fut presque la grande entreprise. On voit nettement aujourd'hui au cœur du bourg des fosses ou aurières résultant des fouilles de cette époque. Car, avec beaucoup de bras pour extraire le quartz, l'on pouvait récolter suffisamment de minerai pour la confection des monnaies et bijoux de l'empire romain. Donc, à partir de ce quartz, avec des moyens rudimentaires d'extraction, l'or se révélait dans toute sa pureté.

D'après certains écrits, Jules César avait réquisitionné la quasi-totalité de l'or extrait en Gaule afin de financer des ouvrages d'art hors de nos frontières. Il est même dit qu'à l'occasion de son triomphe en l'an 46, chacun des 50 000 soldats romains reçut 200 pièces d'or en récompense de ses loyaux services ;

En 1421 et 1550, sur des titres de propriété, il est mentionné : «la grande fosse d'eau ou minière». Le 15 avril 1641, le sieur *Bautru de la Roullerie* est autorisé à faire des recherches qui se révèlent sans suite.

Mais l'or, à Saint Pierre Montlimart comme ailleurs, dormait sous les pieds de ses habitants.

Un trésor enfoui dans notre sous-sol

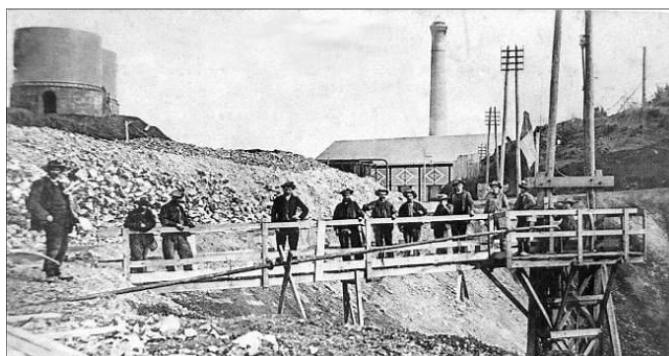
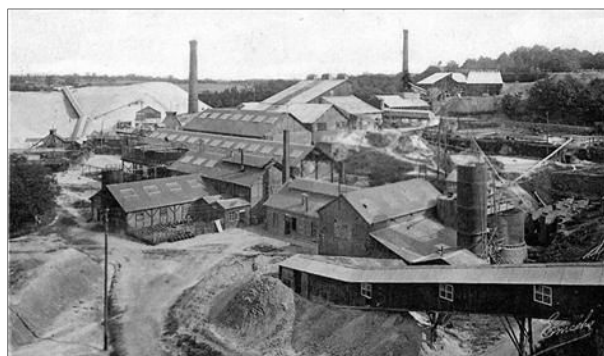
En 1895, M. Blavier, propriétaire du château de la Bellière, ancien inspecteur des Mines, accueille un de ses amis M. Burthe, minéralogiste. Celui-ci remarque dans un jardin, une succession de fosses embroussaillées. Venant du Morbihan, d'une mine d'étain, il avait été intrigué par les vallonnements insolites des Quatre Routes. Les deux hommes prélevèrent donc quelques échantillons de cailloux pour les analyser. Le résultat ne manqua pas d'éveiller leur curiosité. En effet, ces morceaux de quartz contenaient du mispickel, un sulfure d'arsenic et de fer accompagné d'or.

Quelques années s'écoulaient. Des ingénieurs lyonnais confirment la teneur en or du minerai de ce sous-sol montlimartois. D'ailleurs M. Blavier eut l'agréable surprise, en creusant un puits sur son domaine, de découvrir à 30 m de profondeur un filon aurifère présentant les traces évidentes d'une exploitation ancienne. Devant ces résultats prometteurs, la Société des Mines de la Bellière est constituée par un groupe d'actionnaires. *M. Jules Strap et le baron Léonino* seront les responsables techniques des installations.

Nous étions alors en 1902-1903. Des démarches administratives sont nécessaires pour délimiter la concession: 508 hectares, dans un quadrilatère défini par le clocher de Montrevault et 3 bornes en granite situées au carrefour de la Boulaie, au Pavillon et au Petit-Houset à Chaudron en Mauges. Il faudra trois ans pour que la Société puisse acquérir les terrains pour implanter «l'usine à or». Le moulin à eau et la ferme des «Trois Oies» allaient disparaître. Les nombreux actes notariés sont la preuve qu'il a fallu de multiples démarches pour conclure les ventes de quelques parcelles de terrain et jardins avec les propriétaires du secteur.

Une révolution industrielle locale

En une année les bâtiments principaux - charpenterie, scierie, forge mécanique, centrale thermique - sont réalisés. Pour cela des artisans locaux furent sollicités, en particulier *Francis Gaudin*, charpentier pour les chevalements de puits qui étaient réalisés en bois. La plupart des bâtiments avaient leur charpente métallique et leur couverture en ardoise. Mais les ouvriers de Saint Pierre Montlimart ne purent suffire à la demande. Une première vague d'artisans - forgerons, charpentiers, maçons - arriva chez nous ; des Bretons, des Vendéens, des Auvergnats ; célibataires pour la plupart. Lorsque la guerre 14-18 éclate, ils sont mobilisés. 30 d'entre eux sont morts pour la France. Leurs noms sont inscrits sur le Monument aux Morts local.



Les puits pour l'accès au sous-sol avaient pour noms les prénoms des propriétaires de la mine ou du lieu-dit : ainsi furent mis en place les puits du Verger, de St Jean, St Paul, St Joseph et Emmanuel. Car le minerai n'est plus, comme à l'époque gallo-romaine, à fleur de terre, mais en profondeur. Il faut descendre de 50 à 180m de la surface pour l'extraire des entrailles de la terre.

Ensuite il fallait l'acheminer par wagonnets vers des tapis roulants pour qu'il soit broyé par des marteaux pilons qui le réduisaient en poussière. Ces engins produisaient un tel bruit qu'on les entendait à 10 km à la ronde. Nous sommes aujourd'hui stupéfaits de la résistance et de l'étanchéité des bassins de décantation, premières réalisations locales en béton armé. Ces bassins, dont trois sont encore visibles, servaient pour la décantation du minerai broyé, c'est à dire que par brassage avec l'eau, les parties lourdes contenant de l'or se déposaient au fond, puis ensuite elles étaient récupérées. Elles bénéficiaient du nom charmant de «liqueur aurifère» ; mais une liqueur qui était hautement toxique. Au laboratoire, après passage au four, l'or ne brille pas encore dans toute sa splendeur : il est plutôt couleur chocolat. Son affinage est ensuite effectué à Paris. Chaque lingot pesait 7 kilos et y était expédié par la poste dans une petite boîte en bois, pour une valeur déclarée de 500 frs. La valeur réelle était de 14 620 frs. La différence était couverte par une assurance.

Un des aspects les plus spectaculaire des activités de la mine, mis à part les chevalements des puits, sera le «pont de bois» accolé au Bois Grenet et franchissant cette route. Sur cet édifice circulait une draine qui tractait les wagonnets dans lesquels était chargé le minerai de quartz. Partant du puits du Verger, ce tortillard emmenait sa précieuse cargaison vers l'usine de traitement à 500 m.

Ainsi, pendant les 50 ans qu'a duré l'exploitation de la mine, il en a été extrait 10 400 kg d'or. Suivant cette référence quantitative, les mines de la Bellière occupèrent la seconde place au plan national. Pendant cette même période, 1116 kg d'argent en furent aussi extraits.

La condition ouvrière des mineurs

Les premiers embauchés à la mine furent des ouvriers français du bâtiment. La Société des Mines leur confia la construction de cités ouvrières ; des bâtiments simples et solides qui existent encore aujourd'hui, dans l'axe qui va de la limite de Chaudron en Mauges jusqu'à Montrevault. Elles avaient pour nom : Cancale, St Thomas, le Bois-Grenet, Bon Air, St Antoine. Les logements étaient équipés du minimum : une cuisinière, un ou deux lits, une table. Des particuliers, flairant l'opportunité de quelques revenus, aménagèrent caves, greniers, débarras pour loger les mineurs célibataires. En effet, en quelques années, la population locale passa de 1758 habitants en 1905 à 2526 en 1911.

Pour la plupart ces vrais mineurs venaient des mines de charbon du nord de la France. Plus ou moins consciemment, pour eux, passer de l'extraction du charbon à celle de l'or avait quelque chose de merveilleux. A l'image du Far West, Saint Pierre Montlimart connut à cette époque sa «ruée vers l'or».

Parmi ces mineurs on trouvait un mélange incroyable de nationalités : des Grecs, des Polonais, des Italiens, des Espagnols, des Tchèques, des Allemands, des Yougoslaves et des Nord-Africains. Les 3 x 8 existaient, mais sous une forme adaptée à la production : deux équipes successives creusaient les galeries et transportaient le minerai ; une troisième, la nuit, assurait l'entretien des galeries. Ce travail connut quelques accidents mortels durant les premières années d'exploitation. Le creusement des galeries au marteau piqueur provoquait le dégagement de poussières qui s'infiltraient dans les poumons. On recommandait de boire beaucoup de lait. Mais le vin de notre région avait une toute autre saveur. Alors, malgré la perspective d'une retraite paisible dans l'aisance financière, aucun des mineurs de fond ne put en bénéficier : la sinistre «silicose» les entraînait inexorablement vers la mort dans des souffrances horribles. Beaucoup de vieux Montlimartois aujourd'hui se souviennent de certains de ces mineurs qui, sur le pas de leur porte, assis sur un banc, toussaient, crachaient, cherchaient l'air que les poumons atrophiés ne pouvaient plus leur fournir. Ce n'est que beaucoup plus tard que les appareils de perforation seront équipés d'arrivée d'eau, diminuant les risques de silicose sans toutefois les faire disparaître totalement.

Nous ne pouvons passer sous silence ce que représentait aussi la manipulation des produits nécessaires au traitement de l'or : le mercure pour l'amalgamation, le cyanure de potassium pour la pulpe, l'acide sulfurique pour obtenir une boue avant la fusion. Autant d'interventions dont les ouvriers méconnaissaient les risques. Il y avait aussi l'arsenic, produit particulièrement nocif, contenu dans le quartz. Il paraîtrait qu'une production de gaz asphyxiants ait été réalisée à la mine pendant la guerre 14-18 : quelques décès de soldats présents alors à la mine sont sans doute liés à cette fabrication.

Bien des mineurs mouraient prématurément sans que l'on sache pourquoi : on disait «il est mort de la maladie de la mine». Les médecins, eux, savaient que c'était la silicose.

Une commune partagée

Avant la guerre 14-18, le milieu agricole à la Haute Commune et la Basse Commune vivait des produits de la ferme, souvent en autarcie.

Entre celui-ci et les habitants du bourg et du Petit Montrevault, la paroisse s'employait à resserrer les liens de fraternité à travers les manifestations religieuses : Fête-Dieu, Rogations, Missions, activités à la fois religieuses et culturelles. Les fêtes profanes, aux Quatre Routes ou sur la place de l'église permettaient de souder la population locale.

La mine, de par son implantation à l'est de la commune, aux limites de Chaudron en Mauges et la Salle Aubry, a créé une sorte de «no mans' land» jusqu'à la «Musse» où étaient établies les différentes cités ouvrières. Il était fortement conseillé aux habitants des communes environnantes de ne s'engager sur cette zone qu'en plein jour !

L'arrivée d'une population étrangère a conduit à des événements tragi-comiques comme l'enterrement d'un Nord-Africain assassiné par ses coreligionnaires pour avoir mangé du porc. Il fut porté au cimetière sur les épaules de ses collègues de travail dans un cercueil ouvert qui contenait, outre le corps, des fruits qui étaient distribués aux enfants sur le passage du cortège. Impossible d'effacer un tel spectacle de la mémoire des témoins. D'autres témoins rapportent les nombreuses bagarres qui émaillaient la vie des cités et que la rumeur locale amplifiait ; ce qui entraînait à l'égard des étrangers un sentiment de méfiance.

La Société des Mines payait les ouvriers à la quinzaine car il n'y avait pas de banque. Mais les nombreux cafés - une vingtaine dans le Petit Montrevault - attiraient les mineurs les soirs de paye. La consommation de bière et de vin se mesurait plus à la barrique qu'à la bouteille. Les esprits s'échauffaient et les coups s'échangeaient. L'intégration des étrangers à la population locale ne se fera que très lentement. La gendarmerie obtint un renfort d'effectifs pour assurer un minimum de sécurité.

De nouvelles embauches étrangères

Après un arrêt de l'exploitation à la fin de la première guerre mondiale, l'activité reprend à la mine en 1926 avec des mineurs des Pays de l'Est - Polonais et Tchèques - en raison de l'hémorragie humaine que la guerre a provoquée en France. De 800 ouvriers en 1912, les mines de la Bellière tombent à 280. La teneur en or des filons diminue, passant de 15 à 8 g à la tonne de minerai. Les ouvriers sont des professionnels, soucieux de réussir. Ils contribuent à l'amélioration des techniques minières. A cette époque la Société établit des contrats d'embauche, paie le voyage ainsi que le déménagement jusqu'à la cité qui servait de logement. Des groupes entiers en provenance des mines du Pas de Calais arrivaient ainsi à Saint Pierre Montlimart. La proximité de la gare de Montrevault permettait l'acheminement sans trop de difficulté et l'on pouvait voir des charrettes chargées d'un mobilier hétéroclite, de matelas, de vaisselle, de coffres. .. Les cités Granger connurent à leur tour des passages fréquents de charrettes qui conduisaient de la gare à la mine le charbon nécessaire à l'alimentation des chaudières à vapeur produisant l'électricité. Ces transports incessants nécessitaient des attelages de 5 à 6 chevaux car la côte de la gare était raide. Les habitants des cités regardaient avec fierté ces charrois qui apportaient la prospérité à la région

Une intégration difficile

Cette arrivée massive de familles étrangères au pays posa quelques problèmes. La première difficulté était bien sûr au niveau de la langue, mais aussi du fait que les cités étaient entourées d'un sentiment de crainte renforcé par la différence de culture avec les gens du pays. Il y avait donc les «mineurs» et les «gens de Saint Pierre», deux mondes qui ne se côtoyaient que par nécessité. Les familles vivaient pauvrement, ménageant sur tout, cultivant

un bout de jardin, élevant quelques poules et chèvres ; ce qui valut à la cité Cancale de s'appeler longtemps «Cancale les biques»... Pour les célibataires il y avait deux sortes de distractions : le football et la musique. La fanfare «la Lyre de la Bellière» donnait un air de fête aux manifestations locales.

La population liée à la mine souffrait des tracasseries administratives liées aux mariages, extraits de baptême, à obtenir du pays d'origine. Un descendant raconte : «on en voulait aux curés d'ici ; ils ne nous considéraient pas comme des chrétiens. Des médecins venaient dans les cités pour nous soigner, mais des prêtres, non. C'était pourtant leur boulot».

La plupart des enfants de mineurs vont à «la laïque» alors que les enfants du pays vont à «l'école libre». Une barrière se crée à travers cette situation. Il faudra plusieurs générations pour que ces établissements cohabitent pacifiquement. On peut imaginer les rejets engendrés par ces comportements qui n'étaient pas toujours très «catholiques». Les mineurs venant de villes du nord de la France étaient porteurs d'une sorte de modernité. Du même coup, on les traitait de «rouges», surtout qu'ils n'allaient pas à la messe pour la plupart. En 1936, les mineurs, avec les femmes en tête, avaient défilé en brandissant des drapeaux rouges. Cela avait déclenché une véritable «trouille» parmi nos braves gens.

...Dans les bistrotts, des pianos mécaniques égrenaient, contre deux sous, leur musique nasillarde. Les bals, avec de vrais orchestres, attiraient les mineurs. C'était la java. Un lieu reste célèbre, situé près des Quatre Routes : la «cabane bambou». Laissons parler une dame : «un 24 décembre, je me rappelle que je prenais le chemin de l'église pour la messe de minuit, c'était le bazar dans la salle de bal ...ils auraient pu choisir un autre jour quand même». Voilà de quoi ternir la réputation d'une commune et surtout celle des descendants de cette époque.

Un eldorado qui disparaît

La mine a engendré la Société des Lampes Françaises (plus tard Maugelec) créée pour employer les femmes des mineurs. Elle a permis la mise en place des bornes-fontaines, puis de l'éclairage public. Mais le déclin amorcé dans les années 1934 va se poursuivre inexorablement : cessation temporaire d'activité pendant la guerre de 39/45, reprise difficile en 1950, puis fermeture définitive en 1953. «La fièvre de l'or» est tombée avec la chute des cours de l'or et la faiblesse du rendement des filons. C'est le dépôt de bilan et la liquidation.

Surnommé «le Mont Blanc», la colline de sable fin, résidus du broyage a laissé des traces visibles des infiltrations de ce sable sous l'action du vent dans les habitations, surtout à St Thomas. Les résidus du minerai constituant ce gros tas de sable, estimés à un million de m³ furent convoyés par une noria de camions à Saint Crespin-sur-Moine où ils servirent à combler les galeries des mines d'uranium dans les années 1960. Ainsi, pendant près de 50 ans, la Société des Mines de la Bellière a fait battre le pouls des habitants de Saint Pierre Montlimart, bousculant les traditions et dynamisant toute notre région nord des Mauges. Saint-Pierre et ses cités éclairées à l'électricité avait reçu le surnom de «cité lumière», visible de loin.

Pour terminer sur une image d'espoir, disons que Saint Pierre Montlimart avec sa diversité d'origines, de cultures, de religions, a été à travers ces années une sorte de creuset de l'Europe. Les montlimartois sont ainsi entrés de plain-pied dans notre XXIème siècle. Et si l'or demeure invisible à leurs yeux, le mythe demeure.

Joseph BREVET.